Villiers, Pierre
Le jeune d'Aubigné

LE JEUNE
D'AUBIGNÉ,

OU

LA NUIT DE LA St.-BARTHÉLEMY,

DRAME HISTORIQUE,

EN TROIS ACTES, EN PROSE;

Par M. Pierre VILLIERS, ancien Capitaine au 3e. Régiment de Dragons.

Ces gens-là feraient haïr Dieu, si tous les jours il ne donnait des preuves éclatantes de sa justice et de sa miséricorde.

Acte Ier. scène Ire.

Prix, 24 sous.

PARIS,

Chez l'Auteur, rue Lancry, No. 28;

Et chez Mad. Cavanagh, Libraire, sous le nouveau passage du Panorama, No. 5, entre le Boulevard Montmartre et la rue St.-Marc.

1805.

PERSONNAGES.

D'AUBIGNÉ, commandant à Orléans.
THÉODORE, son fils.
MATHIEU BÉROALD, précepteur de Théodore.
LE CHEVALIER D'ACHON.
LE COMTE GUSTAVE, ami du Chevalier.
DÉMOCHARÈS, docteur de Sorbonne, Inquisiteur de la Foi en France.
FRÉDÉRIC, Sergent.
CARLE, Sergent.
LÉONORE, épouse du Chevalier d'Achon.
AUGUSTINE, Suivante de Léonore.
Le Maire d'Orléans.
Plusieurs Officiers.
Domestiques de Béroald.

La scène se passe, pour les deux premiers actes, au château de Courance, chez le chevalier d'Achon; le troisième, à Orléans.

A

FRÉDÉRIC DUVERNOI,

De la Chapelle de Sa Majesté l'Empereur, *de l'Académie Impériale de Musique, et Professeur au Conservatoire.*

Si je connaissais quelqu'un dont le talent et la modestie fussent plus généralement connus et appréciés ; quelqu'un dont les dogmes et la tolérance religieuse fussent plus selon mon cœur ; quelqu'un enfin pour qui j'eusse une estime plus parfaite, une amitié plus vraie, et qui me payât d'un retour plus fidèle, je lui offrirais ce Drame historique.

C'est dire assez, mon ami, que le *Jeune d'Aubigné* vous appartient.

LE JEUNE D'AUBIGNÉ.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Galerie.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTINE, *occupée à ranger quelques préparatifs de fête.*

Je ne sais ce que je fais ; il y a une heure que je vais et viens daus cet appartement saus rien finir. Depuis douze ans que je suis auprès de ma maîtresse, moins comme sa suivante que comme son amie, mon attachement pour elle ne s'est jamais démenti. C'est aujourd'hui l'anniversaire de sa naissance ; eh ! bien, je n'eus jamais moins de courage........ C'est qu'aussi cette maison a pris une physionomie nouvelle, depuis l'arrivée de ce docteur de Sorbonne ! Le bel emploi dont il est revêtu : Grand-Inquisiteur de la foi ! Ces gens-là feraient hair Dieu, si tous les jours, il ne donnait pas des preuves éclatantes de sa justice et de sa bonté. Ce vilain M. Démocharès porte bien sur sa figure l'empreinte de son ame. Il faut toujours que le méchant se montre par quelque côté. M. d'Achon, l'époux de madame, est un homme faible, facile à prendre toutes les impressions qu'on lui donne. A qui se fier ici ; chacun s'évite, s'épie, s'observe... Il n'y a que le bon Frédéric qui, je crois, n'a pas la tête et le cœur gâtés. C'est un bon réjoui, bien brave, bien honnête, à qui il ne manque que les occasions de faire le bien. Il est réservé avec le sexe, complaisant, honnête, et un mari de cette trempe... je l'entends, je crois.

SCENE II

AUGUSTINE, FRÉDÉRIC.

FREDERIC.

Mademoiselle Augustine, me voilà ; mon service est fini pour mon capitaine, et je viens voir s'il n'y a rien pour le vôtre... . Eh! bien, comme vous êtes donc aujourd'hui...... Voyons, regardez-moi donc là, oh! mon dieu, comme vous

avez la figure toute renversée. Mais vous n'êtes plus reconnaissable ; auriez-vous quelque grand chagrin ? vous serait-il arrivé quelques malheurs ? oh ! non, vous l'auriez dit à Frédéric, Frédéric, qui vous est autant attaché qu'à ses armes. Mlle. Çà n'est pas bien d'être sournoise, et sur-tout un jour comme celui de la fête de madame.

AUGUSTINE.

On ne peut pas toujours être gaie.

FREDERIC.

Si, mademoiselle, quand on n'a rien qui pèse sur la conscience.

AUGUSTINE.

Mais...

FRÉDÉRIC.

Mais, mais... Il n'y a que les méchants qui sont tristes. Voyez ce docteur, cet homme de Dieu, que le diable emporte ; c'est le chagrin en personne qui se promène sur sa figure.

AUGUSTINE.

Ainsi que moi, tu t'es donc apperçu...

FRÉDÉRIC.

Eh ! morbleu ! qu'avions-nous besoin de lui ici ? que vient-il y faire ? Il se dit envoyé pour observer la conduite de ceux qui ne pensent pas comme lui. Eh ! bien, il peut ouvrir ses vilains yeux sur toutes mes actions, car je ne suis pas du tout de son parti. Je suis déjà assez fâché de lui ressembler par les bras, les jambes, le corps ; pourquoi faut-il que les bons et les mechants ayent la même façon d'hommes.

AUGUSTINE.

Je suis charmé, Fredéric, que tu sois de mon avis.

FRÉDÉRIC.

Est-ce qu'il peut y avoir deux façons de penser sur ce Démocharès, entre deux personnes qui comme vous et moi sont de bonnes gens, et dont une aime bien tendrement l'autre.

AUGUSTINE.

Sais-tu bien Frédéric, que voilà une déclaration d'amour en forme, et que tu ne m'en as jamais tant dit.

FRÉDÉRIC.

Je ne vous en ai jamais tant dit... comment, quand depuis deux ans, je vais au devant de tout ce qui vous fait plaisir, quand je ne trouve bien employé (après mon service cepen-

dant) que le tems que je passe près de vous ; quand je suis soldat fidèle, brave homme ; quand après ma patrie et mon Dieu, vous êtes ce que je préfère au monde, vous croyez que je ne vous ai pas dit que je vous aimais, que je vous aime!

AUGUSTINE.

Je savais bien que tu m'étais attaché, mais je ne devais pas croire que tu eusses de l'amour pour moi.

FRÉDÉRIC.

De l'amour... Ma foi vous appellerez comme vous voudrez ce que je sens pour vous, tant il y a toujours que je ne trouve de bonheur qu'auprès de vous, et que je vous épouserais bien si vous vouliez.

AUGUSTINE.

Mais mon âge...

FRÉDÉRIC.

Je n'ai jamais compté avec mes amis, je ne vois que votre bonté, et vous êtes toujours jeune.

AUGUSTINE.

Comment, tu voudrais...

FRÉDÉRIC.

Que vous changeassiez de nom. Celui de Mad. Frédéric vous irait mieux que celui d'Augustine, et quand vous voudrez.

AUGUSTINE.

Tu es bien pressé.

FRÉDÉRIC.

Peut-on l'être jamais trop pour assurer son bonheur ! Tenez, je suis fâché de ne pas vous appartenir tout entier.

AUGUSTINE, *en regardant aimablement Frédéric.*

Frédéric.

FRÉDÉRIC, *fièrement.*

Mademoiselle !

AUGUSTINE.

Comptes sur toute mon amitié, et je te promets que si jamais je dispose de main, ce ne sera que pour Frédéric.

FRÉDÉRIC.

J'y ai toujours compté.

AUGUSTINE.

Vraiment.

FRÉDÉRIC.

Vraiment, parce que je ne connais personne plus digne de la posséder, et de vous aimer plus que votre serviteur.

AUGUSTINE.

Bon Frédéric, tu m'enchantes ; madame est déjà instruite des projets relatifs à notre mariage ; elle les approuve.

FRÉDÉRIC,

Elle sait bien ce qu'elle fait. Elle sait que nous l'en aimerons davantage.

AUGUSTINE.

Et Carle, tu n'en dis rien ?

FRÉDÉRIC.

Carle est un mauvais sujet. Tout militaire qui fait autre chose que son métier, qui se mêle d'affaires d'Etat, qui intrigue, qui cabale, est un lâche et un homme dangereux. Dieu et sa patrie, voilà pour son cœur et ses bras ; le reste ne doit point être de lui... M. Gustave est un brave officier, ainsi que le chevalier d'Achon, votre maître et mon capitaine ; mais tous deux entendent mal leurs interêts ainsi que ceux de la religion, en se laissant conduire par leur docteur de Sorbonne. C'est dans les camps, sous la tente, que les soldats doivent passer leur vie, et ce Démocharès a fait de ce château un couvent et un oratoire. Qu'il prie pour nous, d'accord ; il est payé pour çà, et nous pour servir la patrie et honorer Dieu par nos actions.

AUGUSTINE.

Tu parais aujourd'hui plus déchaîné que jamais contre tout le monde.

FRÉDÉRIC.

C'est qu'aujourd'hui peut-être les méchans sont-ils plus méchans que jamais... Il se passe ici des choses, des choses...

AUGUSTINE.

J'en suis allarmée comme toi, mon pauvre Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi plusieurs de nos camarades sont-ils postés de distance en distance sur la route et dans les chemins de traverse ? pourquoi ces menées sourdes, ces questions à tous les habitants ? pourquoi est-on si impatient de voir arriver le courier de Paris ? pourquoi en attend-on plusieurs ? Si c'est pour recevoir une bonne nouvelle... Oh ! non, la joie ne brillerait pas tant sur le visage de ce vilain homme de la Sorbonne.

Mais n'importe ce qu'il puisse arriver, Frédéric sera toujours Frédéric, toujours digne de vous.

AUGUSTINE.

Bon Frédéric, tu me rends tout mon courage.

FRÉDÉRIC.

Si l'on ne voyait jamais que des bonnes gens, on serait toujours bon. Ne nous quittons point, réunissons-nous, et quelque soit notre sort, à nous deux, nous saurons le vaincre, ou nous en réjouir. Je vais vous donner un coup de main pour achever les préparatifs de la fête de madame.

AUGUSTINE.

La fête de madame ! je crains bien que ce ne soit un jour de deuil. Mes pressentimens...

FRÉDÉRIC.

Vous trompent. Ne nous chagrinons point d'avance, il sera toujours assez tems après. Voici Carle ; je vous quitte.

AUGUSTINE.

Non, reste ; je le veux.

FRÉDÉRIC.

J'obéis.

SCÈNE III.

AUGUSTINE, FRÉDÉRIC, CARLE.

CARLE.

Serviteur, Mlle. Augustine. (*à Frédéric.*) M. le chevalier te demande.

FRÉDÉRIC.

Je l'ai vu avant d'entrer dans cet appartement ; j'ai reçu ses ordres.

CARLE.

Et tu restes ici au lieu de les exécuter.

FREDERIC.

Mêle-toi de tes affaires ; et laisse les autres agir comme ils l'entendent. Allons, Mlle. Augustine, plaçons ici cette guirlande, elle ne fera pas mal.

AUGUSTINA,

Frédéric a un goût exquis.

CARLE, *à Augustine.*

Laissez donc, laissez donc, mademoiselle, vous allez vous faire mal.

FREDERIC.

Non, non.

AUGUSTINE.

Je suis forte.

FRÉDÉRIC.

Quand vous êtes avec moi, n'est-il pas vrai, mademoiselle ?

AUGUSTINE.

C'est vrai, M. Frédéric.

CARLE.

Mlle. Augustine, à ce que j'ai cru m'appercevoir, ne me voit pas d'un bon œil... Mais pourquoi ?

FRÉDÉRIC.

Pourquoi ? c'est qu'elle n'aime pas les méchans.

CARLE.

Frédéric a-t-il quelque sujet de me haïr ? Cependant...

FRÉDÉRIC.

Je ne hais personne, mais je n'aime pas tout le monde.

AUGUSTINE.

Messieurs, je vous quitte, car je suis étrangère à votre conversation. (*Elle va pour sortir*).

SCENE IV.

LES MÊMES, DÉMOCHARÈS.

DÉMOCHARÈS.

Bien, mes chers enfans, bien. J'aime à vous voir ce zèle, cet attachement, cet amour pour vos maîtres, et sur-tout pour madame d'Achon. Puisse-t-elle retrouver le bonheur, qui pour un instant semble s'éloigner d'elle, et sentir qu'il n'est de vraie jouissance que dans la pratique de la vertu ! Mais le ciel veille sur elle ; il donnera à son ministre la force de l'arracher aux pièges que le comte Gustave a tendu sous ses pas, et bientôt, je l'espère, rendue à ses devoirs, à toute la tendresse de son époux, la paix reviendra dans cette maison, qui aurait dû toujours être son sanctuaire, si l'esprit malin n'avait soufflé

la discorde ; mais ce sont des épreuves que Dieu nous envoye et qui sont le creuset où s'épurent les consciences...

FRÉDÉRIC.

En conscience, M. le docteur, ce que vous venez de dire est bien beau. Un homme comme vous doit parler d'or ; mais je ne sais ce que vous entendez par la vertu de madame, qui est dans le piège, par la tendresse de M. d'Achon qu'elle retrouvera, par la paix qui reviendra, et par Dieu, qui fait des épreuves.

AUGUSTINE, *vivement.*

Je soutiens que madame...

DEMOCHARES.

Votre dépit vous trahit encore.

FREDERIC.

Peut-on jamais trop aimer ses maitres ?

DEMOCHARES.

Il est cependant un tems où cet attachement devient aveuglement, et il est trop tard quelquefois pour arrêter la marche d'une passion qu'on a trop carressée. Si Mlle. Augustine avait moins encouragé par sa facilité le comte Gustave, si elle l'avait moins entretenue des bonnes qualités de M. le comte...

AUGUSTINE.

Je vous le dis, monsieur ; tout ceci est une énigme pour moi. Augustine, mieux que tout autre peut et doit rendre justice à madame, plaindre son époux, dont on a trompé la candeur, et parler du comte Gustave avec le respect qui lui est dû ; et Augustine attend le moment favorable pour éclairer l'une, détromper l'autre, et rendre à tous le bonheur que de certaines gens ont voulu leur enlever.

FREDERIC.

Ce tems est peut-être plus près qu'on ne pense, et si les nouvelles qu'on attend de Paris..... Comme dit Monsieur.

DEMOCHARES.

Oui, mes enfans, on attend des nouvelles de la capitale, et elles sont de la plus haute importance : l'Etat est menacé.

FREDERIC.

Menacé !... N'y a-t-il plus de soldats en France ; Frédéric est-il mort ?

DÉMOCHARÈS.

Une secte ennemie de l'ordre, une secte imbue de la morale la plus relâchée, la plus coupable d'une ambition... Mais j'apperçois la compagnie. Tenez-vous prêts au signal, et que la fête commence : confiance en Dieu, soumission aveugle. (*Ils se retirent*). *A Carle*. Discrétion!

AUGUSTINE, *à Frédéric, dans le fond*.

Observons bien toutes les démarches de Carle.

CARLE.

Je retourne à mon poste.

SCENE V.

DEMOCHARÈS, LÉONORE, GUSTAVE, D'ACHON; Plusieurs Officiers.

D'ACHON, *au docteur*

Je n'ai pas eu de peine, Monsieur le Docteur, à persuader ces messieurs de toute l'importance et de la sainteté de leur mission; vos sages discours, votre pieuse éloquence avaient préparé le cœur de nos braves. Je leur ai communiqué les ordres de la Reine. Fidèles à l'honneur, à leur jeune Roi, au Dieu de leurs pères, ils ont promis d'exterminer ceux qui veulent armer les uns contre les autres les enfans de la même patrie, et renverser les augustes fondements de notre religion. Ils ont juré.... *Les Officiers tirent leur épée, et répètent avec enthousiasme* : Nous le jurons.

LÉONORE.

De quels ennemis parlez vous?

GUSTAVE, *qui n'a point juré*.

La guerre va-t-elle éclater de nouveau, et le sang?...

DÉMOCHARES.

Est prêt à couler.

LEONORE.

Qui peut avoir osé!...

DÉMOCHARÈS.

Coligni est à la tête des révoltés.

GUSTAVE.

Coligni!

D'ACHON.

Lui-même.

GUSTAVE.

Un héros !

DEMOCHARÈS.

Un ambitieux, sans religion.

LEONORE.

Son armée le chérit comme un père.

DEMOCHARÈS.

Il l'a séduite pour la mieux enchaîner.

LEONORE, *vivement.*

M. le comte !

D'ACHON, *à Léonore, d'un ton sévère.*

Gustave, madame, n'a pas besoin qu'on appuie ses raisonnemens, et depuis long-tems, depuis trop long-tems, je m'apperçois que vous êtes toujours liguée avec lui pour me contrarier.

LEONORE.

Le zèle vous égare, M. le chevalier, et je ne pense pas que vous ayez pu croire un instant que vos intérêts ayent cessé d'être les miens.

GUSTAVE.

Mon ami me soupçonnerait-il ?

D'ACHON.

L'amitié sert souvent à déguiser un sentiment...

DEMOCHARÈS, *à part.*

Bien ; j'ai réussi ! (*Haut.*) Un intérêt plus grand, un plaisir plus vif vous appelle ; tout est préparé pour la fête de l'anniversaire de madame la comtesse ; tous vos vassaux attendent le signal. (*La fête commence, Augustine s'y trouve. La fête continue quand Carle arrive.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, CARLE.

CARLE, *un paquet à la main, et le présentant au comte.*

M. le chevalier, selon vos ordres, je suis resté sur la grande route, vis-à-vis la grille du château ; un courier très-vîte m'a remis ce paquet.

D'ACHON.

Donne, bon Carle. (*Il ouvre le paquet, en tire une lettre pour Démocharès ; la lui donne, ouvre celle à son adresse.*

Chacun laisse voir sur sa physionomie le sentiment qui l'agite. Tout le monde s'epie ; Augustine fait tableau avec sa maîtresse et Gustave. D'achon s'en apperçoit. La scène, secondée par Démocharès, devient terrible, etc.

D'ACHON, *aux danseurs.*

Mes amis, suspendez un instant vos jeux ; et vous braves compagnons d'armes, retournez aux postes que je vous ai indiques ; la plus scrupuleuse observance des ordres que je vous ai donnés au nom de la Reine et de son conseil. (*Bas à Carle.*) Main basse sur tout le monde.

CARLE.

A la vie, à la mort. (*Il fait un geste forcé à Augustine*).

D'ACHON, *à Léonore.*

Rentrez, madame. (*Elle rentre avec Augustine.*)

SCENE VII.

DÉMOCHARÈS, GUSTAVE, D'ACHON.

D'ACHON, *au docteur.*

Que portent vos dépêches ?

DÉMOCHARÈS.

Les plus heureuses nouvelles ! La cause de Dieu l'emporte et triomphe ! Le sang des Huguenots inonde Paris; les têtes des grands coupables sont tombées ; Besme a brigué l'honneur de plonger le fer sacre dans le flanc du vieux Coligni. (*Il croise ses mains sur sa poitrine*).

GUSTAVE.

Quels affreux malheurs !

D'ACHON.

M. le comte, voilà notre devoir tracé. Suivons de si nobles exemples ; que personne n'échappe à nos promptes recherches. On me marque que de grands ennemis se sont soustraits par la fuite. Méritons bien de la Reine et de son Conseil.

DÉMOCHARÈS.

Fiez-vous à mon zèle. J'ai donné mes instructions aux principaux habitans de Courance ; le curé seul, vieillard faible et superstitieux, a osé me faire quelques simples observations : il est déjà en route pour Paris, sous bonne

escorte... Allons remercier Dieu de la protection visible qu'il accorde aux armes de ses vrais et seuls enfans, et assurer l'exécution de mes ordres. (*Ils sortent*).

SCENE VIII.

AUGUSTINE, FRÉDÉRIC.

AUGUSTINE, *mettant une main sur la bouche de Frédéric, et essuyant son visage de l'autre.*

Mais parlez donc plus bas ; on peut vous entendre.

FRÉDÉRIC.

Que je parle bas, quand je voudrais que tout le monde m'entendît. C'est une horreur ! une abomination !

AUGUSTINE.

Frédéric, je vous l'ordonne, reprenez vos sens, et expliquez-moi tout ce mystère.

FRÉDÉRIC.

Véritable mystère d'iniquité... Les scélérats !

AUGUSTINE.

Calmez-vous.

FRÉDÉRIC.

Je suis calme, mademoiselle, puisque vous le voulez ; je suis calme... J'étais en sentinelle au coin du saut-de-loup qui est au bout du parc, du côté de l'étang ; vous savez bien, là...

AUGUSTINE.

Oui.

FRÉDÉRIC.

J'apperçois dans l'ombre comme beaucoup de choses qui remuaient.

AUGUSTINE.

C'était ?

FRÉDÉRIC.

Plusieurs personnes qui semblaient marcher droit au fossé ; elles allaient s'y jetter, quand je crie : qui vive ?.. j'écoute... rien... J'approche, le fusil en avant, je répète : qui vive ?... On ne me répond pas et alors....

AUGUSTINE.

Malheureux ! vous avez tiré ?

FRÉDÉRIC.

Plût à Dieu qui m'entend, que l'honneur n'eût pas retenu mon bras, plût à Dieu que je n'eusse pas crié la première fois : qui vive ? les infortunés, ils se seraient précipites, et ils auraient trouvé une mort moins affreuse que celle qui les attend.

AUGUSTINE.

Frédéric, vous me faites frémir.

FRÉDÉRIC.

J'avance, et au moment où j'allais crier pour la dernière fois: qui vive ? j'apperçois une grande clarté, je me retourne ; c'était une patrouille de vos gens, commandée par... Je n'ose le nommer...

AUGUSTINE.

Carle ?

FRÉDÉRIC.

Ah ! que vous le connaissez bien! A leur tête, Démocharès, un flambeau à la main. Il lance sur moi un regard farouche... Ah! c'était là l'instant où je devais peut-être lâcher mon coup de fusil; j'aurais au moins fait une bonne action avant de mourir. Quel spectacle ; Nous voyons à genoux un vieillard tremblant, quelques serviteurs, et sur-tout un jeune enfant mis assez richement. On leur demande qui ils sont ; le vieillard se lève avec majesté, et se nomme. Aussitôt Démocharès s'écrie, ce sont des Huguenots ! périsse le dernier de ces impies ; qu'on les traîne en prison. Il sont liés et garottés, et conduits au château. Je me suis échappé un instant pour venir vous donner ces renseignemens. Ah ! Mademoiselle, si vous aviez vu ce vieillard, cet enfant. Un Ange et Dieu qui descendraient sur terre n'inspireraient pas plus de respect. Ils ne périront pas; non, non... Je les sauverai, je vous sauverai avec eux. Le ciel ne peut pas permettre.....

SCENE IX.

AUGUSTINE, CARLE, FRÉDÉRIC.

AUGUSTINE.

Frédéric contenez-vous; on vient... C'est Carle.

FRÉDÉRIC.

Le misérable !

CARLE.

Eh ! bien Frédéric, voilà une bonne affaire, et cela nous procurera de l'avancement.

FRÉDÉRIC.

Oui, c'est ce que je finissais de raconter à mademoiselle, quand vous êtes entré.

CARLE.

Tu es encore tout échauffé.

FRÉDÉRIC.

C'est qu'il est impossible de parler de sang-froid de ces choses-là.

AUGUSTINE.

Et de les écouter aussi.

CARLE.

C'est un bien brave homme que le docteur. L'as-tu vu comme il marchait.

FRÉDÉRIC.

Oui, loin des prisonniers, dont un seul regard le faisait rentrer en terrre.

CARLE.

Il paraît que ce sont des gens de distinction échappés à la bataille d'hier, à Paris.

FRÉDÉRIC.

Tu appelles cela une bataille, et moi je dis que c'est un massacre. Celui qui combat les ennemis de son pays est un brave, celui qui les égorge est un bourreau.

AUGUSTINE.

Frédéric, vous avez raison.

FRÉDÉRIC.

Il n'y a que ceux qui se sentent la volonté et la force de commettre de pareils crimes, qui peuvent les approuver.

CARLE.

J'obéis.

FRÉDÉRIC.

Et moi, je brise ma lance quand il faut en percer un homme sans défense.

CARLE.

Ce sont des Huguenots:

FRÉDÉRIC.

Quand à Cérisolles, à Renti, ils combattaient les ennemis du roi, leur demandait-on quelle était leur croyance? Ils sont hommes.

CARLE.

Des séditieux.

FRÉDÉRIC.

Coligni, un séditieux !

CARLE.

Il les commandait.

FRÉDÉRIC.

Non... Il était loin d'eux. On ne l'eût point assassiné s'ils avaient été là ; et ils l'auraient couvert de leurs corps.

AUGUSTINE.

Frédéric !

CARLE.

Mon ami, modérez-vous.

FRÉDÉRIC.

Je ne puis... Mademoiselle, vous avez reçu ma parole, elle est sacrée... Adieu. Venez, mademoiselle.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une double scène; *à droite un garde-meuble servant de prison ; à gauche un salon où se trouvent des instrumens de musique sur une table.*

SCENE PREMIERE.

DÉMOCHARES, D'ACHON, LÉONORE, GUSTAVE, AUGUSTINE *dans le salon.*

DEMOCHARÈS, *à d'Achon.*

C'est à vous, M. le chevalier, que le ciel a réservé l'honneur de servir dignement sa cause. Il a mis en votre pouvoir le fils d'un des plus grands ennemis de la nation. Le jeune Théodore d'Aubigné, et Beroald son gouverneur, sont en vos mains. Je les ai interrogés, j'ai parlé ; rien n'a pu faire changer de résolution le fanatique précepteur de Théodore ; il a séduit, perdu cet enfant ; il lui a communiqué le poison mortel de ses dogmes, et vous êtes forcé...

D'ACHON.

Je suivrai les ordres que j'ai reçus.

GUSTAVE.

Sans doute, ils ne sont pas cruels.

DÉMOCHARÈS.

La mort !

LÉONORE.

La mort !

D'ACHON.

Oui.

GUSTAVE.

La reine n'a pu signer un ordre semblable.

LÉONORE.

Ils périraient !...

GUSTAVE, *à Démocharès.*

Quoi ! monsieur.

LEONORE, *à Démocharès.*

Voyez-les encore. Le malheur aigrit l'ame ; ne vous re-

butez point, au-nom d'un Dieu de paix dont vous êtes le digne ministre.

DÉMOCHARÈS.

Croyez, madame, que je ne négligerai rien ; je remplirai mes devoirs. (*A part*). Allons ordonner leur supplice. (*Il sort*).

LEONORE *à d'Achon.*

Avez-vous recommandé qu'on traitât les prisonniers avec égard.

D'ACHON.

Oui, je vais expédier des ordres. Venez madame, allez prendre un peu de repos, et croyez...

LÉONORE.

Que je prenne du repos quand ce château transformé en prison... Quand les bourreaux, peut-être.

D'ACHOM

Venez, madame (*Il l'emmène.*) *A Augustine.* Attendez ici mes ordres.

SCENE III.

AUGUSTINE, *seule dans le salon.* BEROALD, FRÉDÉRIC, CARLE, THEODORE, plusieurs Serviteurs de Beroald *dans la prison.*

AUGUSTINE.

Que j'attende ses ordres ; Oh ! c'est Frédéric que je vais attendre. Et ce pauvre enfant dont il m'a parlé.

CARLE, *avec rudesse pendant tout le rôle.*

Rangez cette table. (*Aux prisonniers*) N'avez-vous pas quelques armes cachées.

BEROALD.

Je n'en portai jamais... Cet enfant est fatigué, la route a été longue et pénible, il faudrait...

THEODORE.

Oh ! je suis fort. Dieu m'a donné du courage. (*Il tire sa bourse, la présente à Fredéric, qui la refuse; il en témoigne de l'humeur, va pour la présenter à un autre. Frederic fait un geste qui annonce sa crainte*).

THEODORE.

C'est pour nous acheter quelque nouriture... (*Carle soupçonneux brusque Frédéric.*)

AUGUSTINE.

Frédéric m'a dit qu'il s'était défendu comme un lion.

BEROALD.

Ménagez cet enfant.

CARLE, *à Théodore.*

Rendez-moi votre épée.

THEODORE.

Mon épée... non, non.

AUGUSTINE.

Il m'intéresse.

CARLE.

Vouz faites le mutin.

THEODORE.

Je périrai plutôt. (*Carle s'avance pour l'arracher, mais Théodore se met en garde, on se groupe.*)

AUGUSTINE.

Si jeune encore, et déjà souffrir.

THEODORE.

Viens la prendre, si tu l'oses...

FREDERIC, *à Théodore.*

Bravo, mon officier. (*A Carle.*) Laisse cet enfant ; as-tu peur qu'il nous tue, ou qu'il attente à ses jours.

THEODORE.

Je tiens mon épée du brave Coligni, pour en percer les ennemis de ma patrie et de mon roi... et l'on ne m'a point appris a disposer d'une vie que je tiens de Dieu et que lui seul a le droit de m'oter.

SCENE IV.

AUGUSTINE, D'ACHON, GUSTAVE, un Soldat dans le salon. Les autres acteurs dans la prison.

D'ACHON, *à Léonore.*

Vous voyez que je fais tout ce que vous voulez. (*Au soldat qui le suit.*) Allez, qu'on l'amène.

AUGUSTINE.

Qui, monsieur !

D'ACHON.

Le jeune prisonnier que Madame veut voir. (*Le soldat sort.*) Madame, vos vœux seront remplis. Il va venir.

THEODORE.

Je voudrais bien le voir, moi, le maître du château, il ne sait pas qu'on maltraite ainsi mon ami Beroald. (*Il se promène avec impatience.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

M. le chevalier demande le petit bon-homme.

LEONORE, *à d'Achon.*

Laissez parler votre cœur, mon ami.

CARLE.

Frédéric, reste ici, tu connais les ordres.

FREDERIC.

Je sais ce que mon devoir et l'honneur me commandent.

D'ACHON, *à part.*

Que ne puis-je résister aux ordres que j'ai reçus !

LEONORE.

Vous vous attendrissez. (*On se groupe autour du chevalier.*)

THEODORE.

Je vais lui faire entendre raison à ce M. le chevalier.) *embrasse Beroald, et salue avec grace ses domestiques. Il* Je vous suis. (*Il sort.*)

GUSTAVE, *au Chevalier.*

Il faut envoyer à Paris. (*Pendant cette scène et à peine Théodore est-il parti, que Beroald et ses serviteurs se recueillent dans le silence. Frédéric les observe, s'approche et n'ose les troubler.*)

LEONORE *à d'Achon.*

Un courier pourait être expédié promptement.

GUSTAVE.

Promettez-nous.

SCENE VII.

LES MÊMES, LE SOLDAT. Carle et Théodore entrent dans le salon.

LE SOLDAT.

Voici Carle et le petit .. Comme il est vif.

FREDERIC, *à part.*

Oui, je veux les sauver.

AUGUSTINE.

Quelle grace.

FRÉDÉRIC *à Béroald.*

Monsieur.. ..

LÉONORE.

Approchez, mon petit ami, n'ayez pas peur.

THÉODORE.

Oh! je n'ai pas peur.

FRÉDÉRIC *à part.*

Il ne m'entend pas.

CARLE.

Il n'a pas voulu rendre son épée.

FRÉDÉRIC *à Béroald.*

Un mot...

THÈODORE.

Je ne veux la rendre qu'à un officier de mon grade, et je suis capitaine dans la compagnie de papa.

LÉONORE.

Si je la voulais.

THÉODORE.

Je vous épargnerai la peine de la demander. (*Il tire son épée, la présente respectueusement, en disant:*) : Dieu, l'Honneur et les Dames.

FREDERIC *s'avance vers Beroald.*

Me croyez-vous un brave homme?... là, parlez-moi franchement.

LÉONORE.

Il inspire le plus vif intérêt!

FRÉDÉRIC *à Béroald.*

J'ai entendu dire que le père du petit bon-homme commandait à Orléans.

BEROALD.

Oui, mon ami...

LÉONORE.

Comment un enfant peut-il inspirer de la crainte au gouvernement? (*Théodore se promène gaiment sur la scène; voit des instruments de musique sur une table; s'en approche, les touche.*)

FRÉDÉRIC.

Pour l'amour de cet enfant il faut que je vous sauve tous.. Tenez-vous prêts à sortir.... Chût.. (*Il écoute*). C'est la sentinelle qu'on relève..

CARLE.

Il paraît que tu n'es pas trop affligé.

THÉODORE.

Et pourquoi? ne suis-je pas avec de braves gens? Le grand homme pâle n'est pas ici. Est-ce que vous auriez peur, à ma place?

CARLE.

Non sans doute.

THÉODORE.

Ah! des iustrumens de musique.

FRÉDÉRIC

Donnez-moi soixante écus, pour corrompre deux soldats sans les quels je ne puis rien. (*Les prisonniers se fouillent. Quelques-uns sortent leurs souliers ; ils en tirent des pièces d'or, les donnent sans compter. Frédéric les arrête ; prend soixante écus et refuse le reste.*) Bon, cela suffit.

CARLE.

Il aurait dansé je crois, à la fête de madame.

THÉODORE.

Si j'avais su plaire à la compagnie, de grand cœur.

LÉONORE.

Carle, taisez-vous. (*Carle prend un violon, prélude, et Théodore suit du geste.*)

THÉODORE.

Vous voyez.

FRÉDÉRIC.

Discrétion, prudence ; je sors pour savoir ce qui se passe dans le château, Patience. (*Il sort. Théodore danse une gaillarde.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES.

BEROALD.

Vous le voyez, mes enfans, Dieu n'a jamais abandonné ceux qui ont mis leur confiance en sa miséricorde. Ce sont les hommes seuls qui le font méchant.... Puissent nos prières monter jusqu'à lui!

LÉONORE.

Quel enfant! (*Toute l'assemblée émue embrasse Théodore : Carle seul reste impassible. Sur la finale, on voit dans le*

fond, paraître Démocharès; on l'apperçoit, et l'assemblée est différemment agitée. Derière on voit s'avancer Frédéric, il s'approche d'Augustine, sans être vu. La joie et l'inquietude se peignent sur leur figure. Il faut que le tableau soit sublime.

SCENE IX.

Les Mêmes, DEMOCHARES.

BEROALD.

Théodore ne revient point.

LEONORE, *à Démochares.*

Quel tableau! vous le voyez, monsieur.

DEMOCHARES.

Quoi! cet enfant ici!

GUSTAVE

Le malheureux! il ignore le sort qui l'attend.

BEROALD.

Sa jeunesse, sa candeur auront parlé pour lui.

DÉMOCHARÈS.

Madame, épargnez-vous la vue de ce petit huguenot,

BEROALD.

Mes amis, n'espérons plus qu'en Dieu.

LEONORE, *au comte.*

Mon ami, vous tiendrez votre promesse.

BEROALD.

Ce jour sera un opprobre pour la France.

THEODORE, *à Democharès.*

Venez-vous encore ici pour me faire renier Dieu! (*A d'Achon*). Je viens pour vous demander si c'est par votre ordre qu'on nous garde comme des criminels.

DÉMOCHARÈS.

Le tems presse, qu'on éloigne cet enfant.

THEODORE, *que l'on entraîne.*

Quoi! montieur, vous souffrez....

BEROALD.

Pardonnons à nos persécuteurs

LEONORE.

Adieu; mon ami!.. (*Elle embrasse Théodore.*)

BEROALD, *à ses serviteurs qui gémissent.*

Ne me dérobez point vos larmes... elles ne deshonorent que l'homme cruel. (*Théodore saute au cou de tout le monde, et fuit avec horreur Démocharès. L'assemblée se retire; on*

emmène Théodore, sur les signes que fait Démocharès. Tout le monde sort, excepté Augustine.)

SCENE X.

FRÉDÉRIC, *rentrant dans la prison.*

Silence... On ramène Théodore; tout est bien disposé..... Espérance ! confiance !

SCENE XI.

Les Mêmes, THÉODORE, CARLE, FRÉDÉRIC, dans la prison. AUGUSTINE seule dans le salon.

En entrant, Théodore se précipite dans les bras de Béroald, et fait des signes affectueux aux domestique.

CARLE.

Tenez-vous prêts à partir à la pointe du jour.

AUGUSTINE.

Frédéric m'a rassurée. Le ciel ne permettra pas que l'innocence périsse.

BÉROALD.

Où nous conduira-t-on ?

CARLE.

Que vous importe. (*Il fait un signe terrible.*)

AUGUSTINE.

Il ne vient point.

THÉODORE.

Oh ! le méchant ! J'ai voulu parler, mais....

CARLE *à Théodore.*

Silence. (*à Frédéric.*) As-tu fait relever les sentinelles ?

FRÉDÉRIC.

Je ne veux rien faire sans tes ordres....

AUGUSTINE.

Quel estimable garçon que Frédéric.

CARLE.

Prends deux hommes sûrs.

FREDERIC.

Je les ai.

CARLE.

De confiance.

FRÉDÉRIC.

A moi, à la vie, à la mort.

AUGUSTINE.

Qui peut le retenir...

CARLE.

Bien... Tu vas rester.. Tu sais...

FRÉDÉRIC.

Oh! oui... (*Carle sort*).

SCENE IV.

LES MEMES.

AUGUSTINE.

Frédéric avait tantôt un air d'assurance..

FRÉDÉRIC.

Tout réussit au mieux.

AUGUSTINE.

Démocharès aurait-il éloigné Frédéric.

THÉODORE, *a Beroald.*

Qu'avez-vous, bon ami, vous paraissez inquiet? Ne craignez rien; j'ai vu le chevalier et sa dame : comme elle m'a embrassé.

AUGUSTINE.

J'entens marcher.

FRÉDÉRIC, *à Béroald.*

Rassurez cet enfant.

BEROALD, *à Théodore.*

Ce soldat va nous sauver.

THÉODORE.

Sommes-nous menacés? (*Il va pour saisir son épée, il pleure de ne la plus avoir.*)

BEROALD.

Il est des circonstances où il faut...

FREDERIC.

Du courage. (*Il sort et rentre avec deux soldats qu'il met en faction en dedans. Il se retire après quelques signes de*

contentement, et en recommandant aux deux soldats les plus grands égards pour les prisonniers.)

SCENE XII.

(*Scène muette entre les prisonniers et les soldats qui tous s'observent en silence.*)

AUGUSTINE.

Ciel ! Carle... tout est perdu.

SCENE XIII.

LES MÊMES, CARLE.

AUGUSTINE.

Eh ! bien, les prisonniers sont-ils libres ?

CARLE.

Libres ! ils sont là, en attendant.....

AUGUSTINE.

Ah !

THEODORE *à Beroald.*

Mon ami, est-ce que tu ne repose pas ?

AUGUSTINE.

Et Frédéric.

CARLE.

Au poste aussi... là...

THÉODORE, *à Béroald.*

Prends cette chaise, je ne suis pas fatigué. (*Il avance l'escabot ; Beroald se défend.*)

AUGUSTINE.

Quand partent les prisonniers.

CARLE.

Partir...

BEROALD.

Je te remercie. (*Théodore soulève les pieds de Beroald et les pôse sur la chaise.*)

CARLE.

Partir, les prisonniers. Ah ! il n'en sera plus question dans deux heures.

THÉODORE.

Je t'obéis tous les jours, mon bon ami, il faut bien que tu m'obéisses une fois...

AUGUSTINE.

Voulez-vous vous rafraichir.

CARLE.

Çà ne fera pas de mal. (*Elle va au buffet.*)

THÉODORE.

Tu m'as dit que ce bon soldat voulait nous sauver. Mais explique-moi donc pourquoi.

BEROALD.

Il veut nous conduire à ton père.

SCENE XIV.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FREDERIC, *qui trouve Augustine au buffet, sans voir Carle.*

Que je vous embrasse ; songez à moi, nous les sauverons.

CARLE, *dppercevant la scène.*

Fort bien...

THÉODORE.

Mais ce soldat connait donc mon papa.

CARLE.

C'est la jalousie qui t'amène.

BEROALD.

Oui, mon ami.

AUGUSTINE.

Vous boirez bien un coup aussi, Frédéric.

FRÉDÉRIC.

A votre santé. (*On verse à boire.*)

THÉODORE.

Il nons escortera avec ces deux autres-là.

CARLE.

Allons , à la santé de Mlle. Augustine.

FRÉDÉRIC.

A notre heureuse journée. (*On boit.*)

THÉODORE.

Mon papa m'a dit qu'à mon retour, il me ferait colonel. Bon , voilà mes officiers ; et nous nous battrons comme Coligni, et nous aurons le bonheur de mourir sous ses ordres au champ d'honneur.

CARLE.

Frédéric est dans son jour de gaîté.

FRÉDÉRIC.

Dis donc dans son jour de bonheur.

BEROALD.

Coligni ! ah ! Théodore, quel nom vous venez de prononcer...

CARLE.

Je retourne au poste, et je te laisse seul avec mademoiselle. Tu vois si je suis jaloux. Adieu, mademoiselle. (*Il l'embrasse très-affectueusement, et lui fait des signes.*)

SCÈNE XV.

LES MÊMES.

THÉODORE.

Tu pleures, bon ami, parce que j'ai nommé Coligni... C'est là un brave homme, qui aime bien sa patrie, sa religion, son roi.

BEROALD.

Oui... Théodore, et sa vertu...

THÉODORE.

Est bien récompensée.

BEROALD.

Il en a déjà reçu le prix.

CARLE.

Il vous aime bien, ce Frédéric.

AUGUSTINE.

Aussi, je le paie de retour.

THÉODORE.

Quand je me serai bien battu comme Coligni, eh ! bien, on me récompensera comme lui.

BEROALD.

Comme lui ! Puisse le ciel !...

CARLE

Je vais trouver le docteur, et prendre ses ordres.

AUGUSTINE.

Encore un verre à la santé de Frédéric.

SCENE DERNIERE.

LES MÊMES. Frédéric entre dans la prison.

FRÉDÉRIC.

Démocharès fait des dépêches ; Carle dont nous avions tout à redouter, Carle est retenu par la femme-de-chambre de madame la comtesse ; hâtons-nous ; un moment plus tard, il ne serait plus tems : l'inquisiteur a tout ordonné... *En se précipitant trop, il renverse une chaise.*

CARLE.

Quel bruit ! Emmènerait-on les prisonniers ?

AUGUSTINE.

C'est Frédéric qui entre, et ferme la porte.

CARLE.

Vous avez raison... C'est que nous avons fait une bonne capture, et je ne voudrais pas que sans moi...

FRÉDÉRIC.

Hâtons-nous... Eteignons cette lampe...

AUGUSTINE.

Mettez-moi donc un peu au fait de cette affaire.

THÉODORE.

Où allons-nous ?

CARLE.

Comment, Frédéric ne vous a point conté ?

AUGUSTINE.

Il est si discret !

FRÉDÉRIC.

Marchons.

CARLE.

Eh ! bien, apprenez que Coligni...

AUGUSTINE.

Coligni...

CARLE.

Je crois toujours entendre marcher. Si le docteur... Et...

AUGUSTINE.

On n'entend rien. (*Carle va regarder.*)

BEROALD.

Mes amis, remercions Dieu, de qui nous vient toute miséricorde. (*Ils se prosternent religieusement. Les soldats entraînés par la solemnite de l'action, ne peuvent se défendre de tomber aussi à genoux.*)

CARLE.

Tenez, mademoiselle, il faut de toute nécessité que je m'assure par moi-même.

AUGUSTINE.

Frédéric n'est-il pas au poste d'honneur ! Et il s'en acquitte si bien.

BEROALD, *voyant Frédéric et les deux soldats à ses genoux.*

Frédéric, et vous aussi !

FRÉDÉRIC.

Si ce n'est pas la même religion, c'est le même Dieu que nous servons, et je l'adore avec vous. (*Ils se relèvent ; Fréderic prend la main d'un serviteur, qui la donne à Beroald, Beroald à Theodore, etc. Les soldats font l'arrière-garde.*)

CARLE.

Vous saurez donc que le vieux Coligni voulait soulever la France contre le roi. (*Une heure sonne*). Une heure... je vais prendre les derniers ordres de.... (*On entend appeler Carle*). C'est le docteur !

AUGUSTINE.

Ciel !...

CARLE.

Ne craignez rien ; je reviens à l'instant. (*Il sort.*)

AUGUSTINE.

Allons avertir Frédéric.

Fin du second acte.

ACTE III.

La scène est à Orléans, dans l'une des salles de l'hôtel-de-ville. Le maire, plusieurs officiers militaires et civils sont rassemblés.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAIRE, PLUSIEURS OFFICIERS CIVILS ET MILITAIRES.

UN VIEIL OFFICIER.

Quel motif si puissant, quelles importantes nouvelles engagent d'Aubigné à faire assembler le conseil à cette heure ?

UN OFFICIER CIVIL.

Hier, dans la journée, dans la nuit même, grand nombre de couriers venant de Paris se sont succédés rapidement; ils auront eu sans doute des dépêches pour M. le commandant, et c'est pour nous les communiquer que nous avons été invités à nous réunir. Si quelques détails qui me sont parvenus ne sont point exagérés, ils présagent, ils assurent les plus grands malheurs. — Depuis long-tems l'amiral Coligni, l'austérité de ses mœurs, sa vertu, son courage paraissaient étrangers au milieu d'une cour corrompue; la loyauté de sa conduite fesait trop clairement la satire de celle du gouvernement, de la Reine-mère et de son Conseil. Ses opinions religieuses ont éveillé le fanatisme ardent et cruel de quelques catholiques intolérans.

LE MAIRE.

D'Aubigné tarde bien, et dans une circonstance aussi difficile, d'après ce que viennent de dire ces messieurs, ce que je sais aussi de particulier et les bruits qui se répandent, l'agitation qui se manifeste dans les quartiers où j'ai passé pour me rendre ici, il serait bon de prendre un parti, des mesures que commandent l'intérêt général, et comme les chefs civils et militaires sont ici... et...

UN MILITAIRE.

D'Aubigné commande ici pour son roi, et la confiance que son rang, plus encore sa sagesse inspire, nous font un devoir de l'attendre. Ses ordres en tout tems ont été donnés avec fran-

chise; et quand à leur exécution, mes amis et moi ne se sont jamais disputé que l'honneur d'être les premiers à leurs postes. D'Aubigné ne peut tarder. On peut lui dépêcher une ordonnanee. (*Aux officiers civils.*) Ces messieurs m'approuvent sans doute. (*Tous font un signe d'approbation, excepté le Maire et deux ou trois officiers civils.*)

SCENE II.

LES MEMES, D'AUBIGNÉ.

(*On entend battre aux champs ; tout le monde se dessine. D'Aubigné entre avec dignité.*)

D'AUBIGNÉ.

Pardon, messieurs, mais il m'a fallu expédier à Paris un courier, retarder pour quelques instans le départ d'un autre, donner des ordres aux commissaires militaires et civils des quartiers de la ville.

UN MILITAIRE.

D'Aubigné se fait toujours désirer, jamais attendre.

D'AUBIGNÉ.

Messieurs, vous avez bien voulu m'accorder jusqu'à ce jour une confiance..

UN MILITAIRE.

Dont vous serez toujours digne.

D'AUBIGNÉ.

Je viens vous parler aujourd'hui moins en homme du roi que comme citoyen. Je viens verser dans votre sein tous mes chagrins, vous entretenir de toutes mes craintes, comme de toutes mes espérances ; vous verrez par tout ce que j'ai fait, quel prix j'attache à l'honneur du roi et à celui de nos armes. (*Il ouvre une dépêche et dit avant de la lire.*) Promettez-moi d'écouter avec calme les ordres que je vais vous communiquer... Ils sont affreux ! (*Ici un demi-mouvement d'approbation. L'assemblee se dessine, chacun selon le sentiment qui l'occupe, et laisse appercevoir la fierte et l'impatience française, quelques officiers civils et le maire sur-tout doivent contraster par leurs positions.*) Le sang coule à Paris, la Seine a vû ses flots grossis par des cadavres ensanglantés, Coligni !..

TOUS.

Coligni !

D'AUBIGNÉ.

Il a cessé de vivre !..

UN OFFICIER, *vivement.*

Aurait-on voulu attenter aux jours de notre jeune monarque, et Catherine...

D'AUBIGNE, *avec calme.*

Vous m'avez promis...

L'OFFICIER.

Sa mort a été glorieuse sans doute ?

D'AUBIGNÉ.

Il a fair pâlir ses bourreaux.

TOUS.

Ses bourreaux ?

D'AUBIGNÉ.

Oui.

UN OFFICIER.

Qui a osé commander le crime, qui a pu l'exécuter.

D'AUBIGNÉ.

Benies a porté sa tête à la Cour, et Catherine l'a reçue !..

L'OFFICIER.

Ses amis...

D'AUBIGNÉ.

Ont péri dans la même journée.

TOUS.

Ils seront vengés.

D'AUBIGNÉ.

Ils le sont déjà par ce mouvement généreux, plaignons la Reine, plaignons son fils dont on a égaré les premiers pas, dont on a trompé la jeunesse, dont on a comprimé, étouffé les premier sentimens généreux...

UN OFFICIER.

Sans doute le même sort nous menace ; la religion de quelques-uns d'entre nous attirera la vengeance du conseil de la reine, mais s'il faut commander ou exécuter un meurtre, je jure bien, et mes amis...

TOUS.

L'idée seule fait frémir.

D'AUBIGNÉ.

Retenez l'élan d'un courage si noble, si magnanime. Ecoutez. . . . Orléans, les soldats qui la défendent, les chefs et les autorités qui la commandent, en surveillent et en assurent la tranquillité, ont été pour quelque chose dans le plan de la cour. Voici ce que l'on m'écrit. *Il lit.* « Au » reçu de ce paquet, vous assemblerez votre état-major,

» le maire et les autres autorités. Vous leur ordonnerez, » en ce qui les concerne, de courir sur tous les Hugue- » nots qui se trouvent dans les murs d'Orléans, et de » les mettre à mort. (*Grand mouvement d'indignation.*) » Votre attachement à la personne du roi et à l'Etat, » nous sont un sûr garant de l'exécution de nos volontés.

» *Signé* CATHERINE. »

UN OFFICIER, *après un peu de silence, et après avoir observé l'impression qu'a fait cette lecture sur l'assemblée*

La reine a pu....

D'AUBIGNÉ, *montrant le grand sceau.*

Voici le sceau royal. (*Tous font un mouvement d'indignation*). Eh bien! vous restez interdits.... Cependant je dois rendre compte à la Cour de la manière dont on aura rempli ses intentions, ses ordres exprès.

UN OFFICIER.

Personne je crois n'emploiera son bras, ou son autorité à...

LE MAIRE.

Je suis loin de blâmer ces mouvemens d'enthousiasme; je les partagerais peut-être si l'ordre qu'on vient de nous lire n'était qu'un simple avis; mais il est émané de la Cour, et je ne pense pas que personne, des militaires surtout puissent en retarder l'exécution. Je connais les devoirs que ma place m'impose; je vais les remplir, et me montrer digne de la confiance de mon souverain.

D'AUBIGNÉ.

Je n'ai rien à vous répondre; je commande Orléans, et je compte assez sur le courage éprouvé de ces messieurs.

TOUS.

Non, plutôt périr.

D'AUBIGNÉ, *avec un enthousiasme prophétique.*

Ah! messieurs, mes amis, que je vous ai bien connus, bien jugé, et que je suis fier d'avoir à commander a d'aussi braves gens. Je ne pouvais me tromper en écrivant ma réponse. (*Tous se groupent. Il lit.* « Grande reine, j'ai communiqué vos ordres aux chefs de la garnison que j'ai » l'honneur de commander; je n'ai trouvé que des sol- » dats, et pas un bourreau. »

UN OFFICIER.

Oui, nous sommes prêts.

D'AUBIGNÉ.

J'ai signé.

L'OFFICIER.

Donnez, donnez... Nous signerons tous de notre sang.

TOUS.

Oui, et nous jurons !... (*Ils tirent leur épée, et les bourgeois avancent la main.*)

D'AUBIGNÉ, *s'avance comme pour repousser leur zèle, et fait un geste imposant.*

De rester fidèles à l'État, à la patrie ; il ne vous appartient pas de condamner nos maîtres. Dieu seul leur commande, pèse leurs actions dans sa justice, et lit dans le fond de leur cœur ; lui seul a le droit de les juger.

L'OFFICIER.

Oui, votre cœur est le sanctuaire où repose la vérité, la sainte humanité ; nous jurons de vous obéir (*On jure*). Mais vous ne nous parlez point d'un jeune enfant, digne héritier des vertus de son père !.. Théodore !...

D'AUBIGNÉ.

Pleurons la mort de nos amis ; le ciel aura sans doute veillé sur mon fils. Puisse-t-il servir l'État, et être un jour digne de votre amour ! puisse-t-il acquitter la dette du vieux d'Aubigné, de votre compagnon d'armes !

L'OFFICIER.

De notre ami, de notre père.

D'AUBIGNÉ.

Allons, messieurs, que votre zèle se multiplie d'avantage encore, s'il est possible ; consolez les faibles, affermissez les partisans de l'ordre, communiquez à tous cet esprit de tolérance qui seul peut épargner bien des crimes, et rattacher les hommes à l'honneur et à la vertu. Voici mes dispositions. (*Il distribue des ordres*). La plus exacte surveillance hors les murs, sur-tout.

SCENE III.

LES MÊMES, UN SERGENT.

LE SERGENT.

Mon commandant, nous avons arrêté cette nuit un homme que nous avons vu rôder autour des fortifications ; sitôt qu'il nous a apperçus, il a fui dans les ravins, où il s'est caché, mais nous l'avons découvert et arrêté : envain notre officier l'a interrogé, il a dit ne vouloir répondre qu'à Monsieur le Commandant.

FRÉDÉRIC, *au dehors.*

Eh bien ! me ferez-vous parler à Monsieur d'Aubigné.

D'AUBIGNÉ.

Faites entrer.

SCENE IV

Les Mêmes, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *en entrant.*

Ai-je donc l'air d'un ennemi, pour me traiter ainsi ?

LE SERGENT.

Voici M. le commandant.

D'AUBIGNÉ.

Remettez-vous, mon enfant.

FREDERIC.

Je suis tous remis, si vous êtes véritablement M. d'Aubigné.

D'AUBIGNÉ.

Oui.

FREDERIC.

J'ai des choses bien intéressantes à vous dire, mais à vous seul. Je ne suis pas ce que l'on croit.

D'AUBIGNÉ.

Expliquez-vous devant ces messieurs.

FREDERIC.

De plus, j'ai une lettre à vous remettre de la part de la duchesse de Férare.

D'AUBIGNÉ.

De la duchesse de Férare.

FREDERIC.

Sans elle, nous aurions eu bien de la peine à arriver jusqu'ici. Le bois de Montargis et les routes sont garnis de soldats qui arrêtent tout le monde.

D'AUBIGNÉ.

Donnez.

FREDERIC.

Tenez, mais ne lisez pas tout haut ; il y a peut-être ici des personnes... Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! j'en ai tant échappé depuis hier.

D'AUBIGNÉ.

Je suis avec mes amis.

FREDERIC.

Vous êtes bien heureux d'en avoir tant.

D'AUBIGNÉ, *après avoir lû, se jette dans les bras de Frédéric.*

Ah! brave homme, que ne te dois-je pas !

L'ASSEMBLÉE.

Quelle nouvelle ?

D'AUBIGNÉ, *en pleurs.*

Pardonnez à d'Aubigné ces pleurs, elles soulagent son cœur... Tenez (*Il donne la lettre, on s'approche, et on témoigne une grande joie.*) Et mon fils, où est-il ? Allez, courez.

FRÉDÉRIC.

Je l'ai laissé avec son brave gouverneur et deux de mes camarades, qui ont voulu me suivre.

D'AUBIGNÉ.

Deux de vos camarades.

FREDERIC.

Si je n'avais craint de nous compromettre, parbleu ! mon commandant, j'aurais débauché toute la maison de la duchesse. Théodore les avait tous ensorcelés. Son brave précepteur, ses domestiques et lui doivent être cachés sous une grande charrette chargée de paille, et dont une des roues s'est brisée auprès d'une petite chapelle à quelques toises de la porte. Comme je faisais l'avant-garde du corps d'armée, j'ai donné imprudemment dans l'embuscade ennemie, et...

D'AUBIGNÉ.

Qu'on aille chercher le digne Béroald.

UN OFFICIER.

J'y vole.

SCENE V.

LES MÊMES, excepté L'OFFICIER.

D'AUBIGNÉ.

Mais mon ami, comment pourrai-je jamais reconnaître ?

FREDERIC.

En permettant que je... (*Il va pour se jetter dans les bras de d'Aubigné, le respect le retient ; il lui baise la main. D'Aubigné le relève et le presse sur son cœur.*)

D'AUBIGNÉ.

Tu ne me quitteras jamais.

FREDERIC.

Je l'espère bien ; allez ce n'est pas pour me vanter, mais il a fallu toute mon adresse...

D'AUBIGNÉ.

Tout ton courage.

FREDERIC.

Il s'agissait de sauver votre fils des mains de ses bourreaux!

D'AUBIGNÉ.

De ses bourreaux.

FREDERIC.

Comment, la duchesse ne vous informe pas?...

D'AUBIGNÉ.

Elle ne me parle que de vos dangers.

FREDERIC.

Parle-t-elle de ce qu'elle a fait pour nous. Oh! non, sans doute. Eh bien! je dirai tout, moi... Mais avant, promettez-moi de n'en pas vouloir à mon capitaine.

D'AUBIGNÉ.

Votre capitaine!

FREDERIC.

Le chevalier d'Achon.

D'AUBIGNÉ.

D'Achon!

FREDERIC.

Oui. Il a le cœur bon, excellent; mais il a été séduit, trompé par une espèce de maniaque envoyé dans nos cantons avec l'office de grand-inquisiteur de la foi.

UN OFFICIER.

Le bel emploi... Et le nom de ce....

FREDERIC.

Démocharès. (*L'assemblée frémit à ce nom, et indique qu'elle le connaît.*) Il paraît qu'il est aussi connu et aussi aimé ici que dans tous le canton de Courance, et à cent lieues à la ronde. Avant-hier nous reçûmes l'ordre de nous mettre comme des brigands, en embuscade sur la grande route, pour y attendre les passans et les arrêter.

D'AUBIGNÉ.

Ciel!

FREDERIC.

Que je m'applaudis d'avoir accepté le poste le plus dangereux. Epargnez-moi quelques détails. Votre fils et son précepteur furent interrogés, emprisonnés...

D'AUBIGNÉ.

Et ton dévouement.

FREDERIC.

Ma foi... voici le jeune enfant... Il en dira plus...

SCENE VI.

LES MÊMES, THÉODORE, LES DEUX SOLDATS, BÉROALD.

L'OFFICIER *qui les amène.*

D'Aubigné, voilà votre fils. (*Théodore s'avance, va pour se précipiter dans les bras de son père ; il s'arrête, cherche Fréderic, se jette à son col. Fréderic l'emporte, le met sur le sein de d'Aubigné. Beroald, les deux soldats se groupent autour de d'Aubigné. L'assemblée couronne le tableau.*

THEODORE.

Mon père !

D'AUBIGNÉ.

Mon fils ! (*A Beroald.*) Monsieur, que de peines vous a coûté mon fils.

BEROALD.

Dieu nous a donné le courage de tout supporter.

THEODORE.

Bon soldat, nous t'avons cru perdu.

FREDERIC.

Oublions tout cela ; ne pensons plus qu'au bonheur de revoir votre père. Vous voilà en lieu de de sûreté, et Démocharès et toute sa bande ne viendront pas vous y chercher. (*Theodore, à ce dernier mot, se dessine fièrement, et met la main sur la garde de l'epee de son père.*)

THEODORE.

Qu'ils viennent, les ennemis de l'état ; je les défie.

D'AUBIGNÉ, *à Frederic.*

Mon ami je me charge de votre avancement.

THEODORE.

Permettez, papa. Cela ne vous regarde pas.

D'AUBIGNE.

Comment.

THEODORE.

Vous m'avez promis que quand vous me reverriez, vous me feriez colonel. Si je vous embrasse plutôt que vous ne l'auriez crû, c'est le hazard de la guerre. Faites-moi colonel, et voilà mes officiers.

D'AUBIGNE.

Tu es bien jeune.

THEODORE.

J'apprendrai sous leurs ordres à vieillir comme un homme d'honneur.

D'AUBIGNE.

Bien mon fils, bien. Mes camarades, comptez sur ma parole.

FREDERIC.

De grand cœur. La parole de d'Aubigné, on le sait, vaut la reconnaissance d'un autre. (*On entend du bruit.*)

SCENE DERNIERE.

LES MÊMES, UN OFFICIER, en bottes et bien empressé.

L'OFFICIER.

M. d'Aubigné.

D'AUBIGNE.

Le voici, monsieur.

L'OFFICIER.

Voici une dépêche du conseil ; il ne vous pardonne pas d'avoir reçu chez vous M. de la Trémouille, que le Roi avait exilé.

D'AUBIGNE.

La Trémouille était assez malheureux d'avoir perdu la faveur de son maître ; pouvais-je lui refuser mon amitié, dans le tems qu'il en avait le plus besoin ? permettez...

L'OFFICIER

Ces messieurs sont sans doute pour quelque chose dans ces nouvelles.

D'AUBIGNE, *lit.*

« Monsieur le commandant, le Conseil de la Reine ré-
» voque l'ordre qu'il vous a expédié hier : puisse-t-il n'avoir
» pas eu son exécution. Continuez à servir Dieu, la Religion
» et l'Etat. *Signé*, CATHERINE. » (*Un mouvement de satisfaction eclate dans l'assemblee.*)

L'OFFICIER.

Je me trouve heureux, messieurs, d'avoir été le porteur d'ordres aussi consolans.

D'AUBIGNE.

Messieurs, vous recevez le prix de la sagesse de votre avis : si nous avions mis de la précipitation dans notre conduite, nous aurions séparé trop de braves de la cause de l'Etat ; nous aurions fait haïr le Gouvernement. Jurons de mourir pour sa défense. Voilà mon gage. Célébrons cette heureuse journée (*Il leur presente son fils.*)

FIN.

